



«Le rôle échu aux Caraïbes est la séduction» Entretien avec Mayra Santos-Febres et plongée dans le monde trans

Par **FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ**

Il a fallu attendre dix-sept ans pour accéder en français à un livre majeur de la littérature des Caraïbes, un ouvrage qui ravira à la fois les militant-e-s queer, les anticolonialistes, les féministes, les cœurs d'artichaut et les fans d'Almodovar. Premier roman de la Portoricaine Mayra Santos-Febres, née en 1965, *Sirena Selena* est une fresque acide (et souvent drôle) du transmonde. Qui mêle le glamour et le cynisme, pose du fond de teint sur les hématomes, recouvre de paillettes le sang séché. Un jeu de miroirs, de vrais et de faux-semblants : le genre, la couleur, l'âge, le statut social... A 15 ans, Sirena Selena connaît de longue date le monde de la prostitution. Mais elle a aussi un physique sésaphique et la voix qui va avec. Martha la ramasse sur le trottoir et l'introduit dans son antre, le Danubio Azul, un cabaret où les travestis chantent des boléros et racolent le client : les métiers d'artiste et de prostituée ne font qu'un. A la fois Pygmalion et maquerelle, Martha va polir cette perle, la transfigurer en une femme envoûtante, qui provoquera la perte de ceux qui s'en approchent. «*Selena est une sirène qui par son chant fait naufrager les marins, décrit Mayra Santos-Febres, c'est un garçon-fille qui vient de la rue, elle n'est ni blanche ni noire, ni enfant ni adulte. Cette indétermination est sa seule façon de vivre dans le désir de l'autre.*»

Placard. L'écrivain était invitée en France le mois dernier par le Marathon des mots à Toulouse. «*Noire, femme biologique, mère de deux garçons*», c'est ainsi qu'elle se définit. Elle avait 25 ans quand elle a entamé la rédaction de *Sirena Selena*, dix de plus à sa parution. Et les détours qui l'ont amenée à s'intéresser aux bas-fonds de San Juan sont dignes eux aussi d'un roman. «*A 19 ans, confie-t-elle, j'avais un fiancé qui, peu après, est sorti du placard. J'étais éperdument amoureuse de lui, lui éperdument amoureux d'un médecin.*» Nous sommes dans les années 80, quand le sida fait des ravages. «*Je l'ai accompagné dans son parcours d'activiste auprès des travestis prostitués de San Juan. Nous leur parlions de prévention, disions de ne pas partager les seringues,*



Mayra Santos-Febres, le 27 juin, à Paris. PHOTO MANUEL BRAUN



puisque tous étaient toxicos.» Etudiante en linguistique, elle enregistre ses rencontres avec les personnages de la nuit. Elle en a fait bon usage : le langage vipérin des créatures, leur imagination, dans la tendresse comme dans la méchanceté, sont un des plaisirs que réserve la lecture du roman. «Beaucoup d'entre elles apparaissent dans le livre sous leur vrai nom d'artiste, comme Luisito Cristal. Mais il n'y avait pas que les travestis chanteuses, derrière elles j'ai découvert l'univers de celles qui récupéraient des vêtements dans les poubelles et les brodaient pour en faire des robes sublimes, celles qui donnaient une nouvelle vie aux vieilles perruques...»

Un autre personnage du roman, Doña Adelina, qui fait de sa grande maison un home d'accueil pour ados gays, a lui aussi existé. *«J'ai connu cette maison où vivaient des pensionnaires d'entre 12 et 20 ans. La plupart venaient de la campagne, où ils étaient battus comme plâtre pour leur apprendre à devenir des hommes.»*

Avant de rédiger *Sirena Selena*, Mayra a fait le tour de la littérature queer. Pour parvenir au constat qu'à cette époque, les années 90, il n'y a presque rien de publié en langue espagnole. *«Les Argentins Manuel Puig et Nestor Perlongher, l'Uruguayenne Cristina Peri-Rossi, les Cubains Reinaldo Arenas et Severo Sarduy, ça s'arrêtait là. J'ai laissé de côté les Anglo-Saxons et j'ai plongé dans Jean Genet, le maître absolu, puis Pasolini, Cavafy, Kawabata...»* L'homosexualité, uniquement tolérée la nuit, dans des enclaves dédiées au divertissement, se conjugue avec la question raciale. *«Vous, Européens, ne prêtez pas attention à ces nuances, poursuit la romancière, mais chez nous elles sont capitales. Nous vivons dans une pigmentocratie : plus on s'élève dans l'échelle sociale, plus on a la peau claire. Plus on descend, plus on est sombre. Les travestis de cabaret se maquillent pour s'éclaircir le teint, et pour se donner un nez plus effilé.»* La beauté, c'est la blancheur.

Les genres et les rôles mouvants sont pour Mayra Santos-Febres un autre trait caractéristique des îles des Antilles. *«J'ai grandi dans une famille presque exclusivement composée de femmes. Toutes avaient un métier : institutrice,*

comptable, avocate. Une situation courante à Porto Rico.» Où étaient les hommes alors? *«Partis travailler aux Etats-Unis. Ou en prison.»* Dans ce milieu féminin se mettent en place des mécanismes de solidarité très forts: *«Toutes mes études ont été payées par mes tantes. Elles étaient neuf.»*

Drapeaux. Autre lecture du livre : la métaphore de la situation que vit Porto Rico, ni nation indépendante, ni Etat à part entière des Etats-Unis. Comment le définir? *«C'est une colonie, tranche Mayra. Tous les matins, depuis cent quinze ans, nous nous réveillons avec deux drapeaux sous les yeux. Il y a quelques semaines, un référendum sur l'avenir de l'île s'est soldé par une forte majorité en faveur du rattachement aux Etats-Unis. Ils ont voté pour s'intégrer dans l'Amérique de Trump, vous le croyez? Mais ce scrutin n'a aucune valeur, l'abstention a été massive : 77%.»* Les indépendantistes ont souvent parlé d'île prostituée, et *Sirena Selena* est une projection de cette obligation de se conformer au désir de l'autre, quand votre survie en dépend. La romancière, qui enseigne la littérature à l'université de Rio Piedras, analyse : *«Nous, pays des Caraïbes, vivons de l'économie des visiteurs. Dans le monde développé, il y a des richesses, de l'emploi, mais aussi beaucoup de solitude. Il doit exister un endroit où on peut jouir de la vie et être soi-même. Nos contrées ensoleillées occupent cette fonction dans l'imaginaire de la planète. Dans la division internationale du travail, le rôle qui nous est échu est celui de la séduction.»*

Aujourd'hui, l'auteure jette un regard lucide sur l'engouement dont a bénéficié *Sirena Selena* à sa parution, en 2000. *«J'étais la seule écrivaine noire de langue espagnole. Je correspondais à un manque. J'ai rempli un quota.»* Cinq livres plus tard, l'argument ne tient plus. Mayra Santos-Febres a bâti une œuvre qu'on espère voir paraître en français dans les années qui viennent. ◆

MAYRA SANTOS-FEBRES SIRENA SELENA Traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo. *Zulma*, 329 pp., 20,50 €.